

ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 1 an
Seine-et-Oise 5 fr. 9 fr. 16 fr.
France, Colonies 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Etranger 8 fr. 15 fr. 30 fr.
Les abonnements partent
du 1^{er} et 16 de chaque mois

Le Petit Journal

JEUDI 3 JUIN 1915
154 - PETIT-JOURNAL - 211
53^{ème} ANNÉE (N^o 19,151)
ADMINISTRATION, RÉDACTION:
ANNONCES, 61, rue Lafayette, Paris (9)
TELEPHONE
Rédaction: 01-76-01-77-01-78
Administration: 01-76-01-74-01-75

Edition
de Paris

STÉPHEN PICHON, Président, Directeur politique

DANS LA PRESQU'ÎLE DE GALLIPOLI Une armée qui n'a pas d'arrière

(De notre envoyé spécial)
Pointe d'Europe... Mai.
Parce que c'était loin, que cette descente dans les Dardanelles avait les allures de ces expéditions que la France a l'habitude de faire aux pays du soleil ardent, tout le monde : les soldats qui s'embarquaient, ceux qui les voyaient partir, pensaient qu'une fois à terre il ne resterait plus qu'à marcher. Tirailleur de droite et de gauche, quelques coups d'héroïsme par là-dessus et marcher ! Bien, ce n'est pas de la sorte que les alliés iront à Constantinople.
C'est la même guerre que de Neuport aux Vosges, la guerre non seulement avec le feu, mais avec la pelle et la pioche et avec le traçage en plus d'une armée qui, jusqu'ici et depuis un mois, n'a et ne peut avoir d'arrière.
Ses cuisines, son quartier général, ses ambulances, son ravitaillement, ce qui n'est presque toujours que dans la zone du bruit, se trouve ici dans le rayon des éclats. Mettre le pied sur la terre, que ce soit au cap Helles, à Sédühl-Bahr, à Çakı-Hissarlık, c'est le mettre dans la bataille. La lutte est à bout portant.
Nos troupes cependant ont mangé déjà sept kilomètres de presqu'île. Leurs canons ne débouchent plus à zéro. C'est ainsi qu'ils tiraient au début. La mitraille s'éparpillait dès la guele d'acier. On voyait, se mêlant, l'éclair du départ et la fumée de l'éclatement. C'est tout juste si les chairs déchirées de l'ennemi ne venaient pas saigner sur l'acier. C'était au moment où l'on s'accrochait au rivage. Au moment du nouveau cheval de Troie.

Emules d'Ulysse
Ce bateau que les Anglais ont échoué sur la côte d'Europe, qui servait de bûcher à leur barque, qui est toujours là, fiché en terre comme la flèche au flanc de l'adversaire, ce bateau, ce n'était pas une carcasse vide, qu'en une minute d'improvisation on sacrifiait au sol pour qu'il nous soit propice, c'était une ruse méditée dans le silence une ruse digne de l'astucieux Ulysse : il était plein.

Il s'appelait *River Clyde*. Je dis : « il s'appelait », car il est dédaigneusement dépeuplé de ce nom, tel on laisse choir un vêtement indigne de sa nouvelle fonction. Le destin l'ayant marqué pour un paragraphe d'histoire, de suite il est drapé dans le nom qu'il y portera : c'est le poulain de Troie.

Il était bourré d'hommes en armes. On l'avait gréé de telle façon que sitôt à la rive, sur une simple manœuvre un pont suspendu par des cordages put courir le long de sa coque. A peine avait-il touché la terre que sur le pont apparaissaient, un par un, par une porte préparée, les soldats — les soldats du roi George V, non les guerriers casqués d'Ulysse — les soldats longèrent le bâtiment et sans concours de barque, surgissant d'un vaisseau qui n'avait l'air que d'une épave, ils entrèrent chez l'ennemi.

Tout ce que la civilisation, la science, l'étude ont pu produire pour massacrer, est aujourd'hui sur les champs de bataille. Mais ces champs de bataille



Convoy de prisonniers turcs capturés par les Alliés

voient de telles batailles que ce n'est pas encore suffisant. Il faut s'aider du passé. Chacun le fait selon sa race. Les Allemands fouillent les archives et n'en retiennent que les sauvageries. Il appartenait aux alliés de ne se souvenir que des manières spirituelles.

Nous ne sommes maintenant guère plus loin qu'il y a huit jours. Les Anglais sont autour de Crithia, les Français au pied de la cote 216, dénommée Atchi-Baba ou le Pic de l'Arbre. C'est sur ce sommet que les Ottomans ont reporté leur espoir. C'est contre lui que sont tendus, dans un même effort, les âmes et les muscles des attaquants.

La cote 216
Ce n'est plus sur Constantinople qu'ils marchent les poilus d'Orient, c'est sur « la 216 ». On n'entend plus parler de Byzance, du Bosphore, de la Corne d'Or : le but, la raison pour laquelle ils semblent être venus en Turquie, c'est la « 216 ». Les grands élan guerriers ont de ces phénomènes. Ici, Constantinople, c'est « la 216 ». Et après « la 216 » ce sera autre chose : un ravin, un pont de bois, une simple charrette ennemie. Reporter cette vaillance que chacun, au départ, avait senti naître en soi à l'idée d'attaquer les murs de la cité finale, sur tous les écueils du chemin et cela naturellement voilà ce qui fait si grande la grandeur des âmes des combattants d'aujourd'hui.

Zouaves, légionnaires, sénégalais, in-

Les vainqueurs de la fièvre typhoïde Les professeurs Vincent, Chantemesse et Widal lauréats du prix Osiris (100.000 francs)

L'Institut de France s'est réuni hier en séance plénière pour statuer sur l'attribution du prix Osiris « de la valeur de cent mille francs et des... »



Docteur VINCENT
Professeur au Val-de-Grâce

L'assemblée avait, cette année, par exception, à débiter sur le prix pour l'année courante et, en outre, sur l'affectation des fonds du prix de 1912 réservés à trois ans.

La commission spéciale proposait de décerner le prix à l'œuvre de la vaccination antityphoïdique, à laquelle sont attachés les noms des professeurs Vincent, Chantemesse et Widal.

L'assemblée a voté par 73 voix contre 6 et 2 bulletins blancs la proposition suivante : « Le prix Osiris de 100.000 francs est décerné à l'œuvre de la vaccination antityphoïdique. »



(Cl. Manuel.)
Professeur CHANTEMESSE

Nous avons pu joindre M. le professeur Vincent à son laboratoire du Val-de-Grâce. Dans son pavillon, au fond du vaste hôpital, à l'ombre de grands arbres, tout un monde de médecins, de préparateurs, d'infirmières en blouses blanches travaille à la préparation du sérum antityphoïdique.

Au Val-de-Grâce

Le professeur veut bien interrompre ses travaux pour nous recevoir avec une charmante courtoisie. Mais dès qu'il est question du prix Osiris, il nous fait signe de ne pas insister.

La découverte du vaccin

Le professeur Chantemesse a bien voulu réserver aux lecteurs du *Petit Journal* les explications suivantes sur sa découverte : « Les admirables découvertes de Pasteur sur la vaccination du choléra, des poules, du charbon et de la rage, avaient fait naître partout l'espoir qu'on pourrait un jour vacciner artificiellement contre les maladies humaines qui ne récidivaient pas après une première atteinte. En ce qui concerne la fièvre typhoïde la solution du problème était, nous le savons, trouvée dans les laboratoires d'Allemagne et de France en 1886, 1887 et 1888, et naturellement les recherches ne portaient que sur les animaux. Dans les recherches que je poursuivais alors avec mon collaborateur M. Vidal, nous attaquâmes le problème, mais par cette idée : qu'il fallait trouver un vaccin qui fut efficace mais qui ne pût jamais et dans aucun cas donner la fièvre typhoïde aux inoculés. »

Nous avions déjà remarqué que sur le terrain de culture où le bacille typhique avait vécu, d'autres bacilles typhiques ne pouvaient pas s'implanter, comme si le milieu était imprégné d'un principe d'immunité chimique, non vivante, qui le rendait réfractaire à une nouvelle invasion. De là, à nous demander si le corps d'un animal, après imprégnation par la matière du bacille typhique stérilisé par le chauffage, n'était pas lui aussi devenu impropre à l'invasion de la fièvre typhoïde, il n'y avait qu'une étape expérimentale qui fut vite franchie.

Pour montrer que le vaccin que nous proposions était d'un système différent de ceux déjà entrés dans la science, nous le stérilisâmes à une température plus élevée qu'il n'était strictement nécessaire pour le priver de vie, à 120 degrés, plus tard à 100 degrés, et aujourd'hui nous le chauffons à 60 degrés seulement.

Les résultats

Ce vaccin, nous n'avons pas été les premiers à l'appliquer à l'homme. La vaccination humaine fut réalisée en Allemagne d'abord (1896) et ensuite et surtout en Angleterre.

Aujourd'hui le vaccin stérilisé par chauffage possède un pouvoir d'efficacité tout à fait analogue à celui du vaccin Jennerien et il se montre non moins inoffensif.

La Situation Militaire (COMMUNIQUÉS OFFICIELS A LA PRESSE)

(304^{ème} jour de Guerre) 3 heures soir.
Dans le secteur AU NORD D'ARRAS, le combat a continué cette nuit.
Dans « LE LABYRINTHE » AU SUD-EST DE NEUVILLE, nous avons enlevé plusieurs tranchées et fait de nouveaux prisonniers. Le nombre total des prisonniers faits depuis lundi soir sur ce point dépasse quatre cent cinquante.
A NEUVILLE même, nous avons conquis un groupe de maisons où nous nous sommes maintenus malgré plusieurs contre-attaques.
Dans les autres parties du secteur, notamment A LORETTE, combats d'artillerie.
Sur le reste du front, rien à signaler, si ce n'est UN BOMBARDEMENT DEUX FOIS RÉPÉTÉ DE REIMS et plus particulièrement de la cathédrale.

11 heures soir.
EN BELGIQUE, les troupes britanniques ont enlevé à la baïonnette LE CHATEAU HOOGE, PRÈS DE ZONNEBEKE.

AU SUD-EST DE NEUVILLE-SAINT-VAAST, les Allemands ont contre-attaqué dans le « LABYRINTHE ». Nous les avons repoussés et avons réalisé ensuite de nouveaux progrès en faisant des prisonniers.

Il est intéressant de noter qu'entre le 9 mai et le 1^{er} juin, la division française qui a pris Carency, Ablain-Saint-Nazaire, le Moulin Malon et la sucrerie de Souchez a fait 3.100 prisonniers dont 84 officiers ; enterré 2.000 cadavres allemands et perdu en blessés, tués ou disparus, 3.200 hommes dont les deux tiers sont des blessés légers.

EN CHAMPAGNE, les Allemands ont tenté une attaque de nuit PRÈS DE BEAUSÉJOUR ; ils ont été aussitôt rejetés dans leurs tranchées.
AUX LISIÈRES DU BOIS LE PRÊTRE, nous avons repoussé deux violentes attaques ennemies.

Nos Sapeurs dans la Bataille d'Arras

(Officiel.)
Toutes les armes engagées dans la bataille d'Arras ont magnifiquement rempli leur devoir. Les précédents comptes rendus ont montré la précision puissante de l'artillerie, l'élan et la ténacité de l'infanterie ; le génie, lui aussi, a eu dans ces combats un rôle qui, par son importance et sa diversité, est digne d'être relaté.
Travaux de sape et de mine, destruction des défenses ennemies, organisation du terrain conquis, participation directe à la lutte d'infanterie, nos sapeurs, en exécutant, avec un plein succès, ces diverses missions, ont écrit pendant les trois dernières semaines une page digne de leurs glorieuses traditions.

La lutte de mines devant Carency

A dire vrai, depuis plusieurs mois, sur un point surtout du front d'attaque (le secteur de Carency) le rôle du génie avait précédé celui de l'infanterie.

Dans cette région, on se battait à la mine depuis janvier. Nous avions posés des galeries dans la direction des saillants de la ligne ennemie. Mais au début de février l'explosion d'un fourneau allemand, entre deux de nos sapes, nous révéla l'existence d'un système de contre-mines, qui menaçait de nous devancer. Des prisonniers, peu de jours après, nous confirmèrent cette menace.

Obbligés par là à des précautions défensives, nous créâmes une série de forages en avant de notre première ligne, et, grâce à ce dispositif, nous réussîmes à faire sauter successivement tous les râteaux que l'ennemi poussait vers nous. Le péril était conjuré.

C'était le moment, précisément, où l'ordre était donné de préparer une offensive générale sur cette partie du front. Nous savions l'importance des travaux allemands. Nous connaissions la présence à Carency de six compagnies de pionniers de trois cents hommes chacune. Nous résolûmes, en conséquence, de travailler en profondeur, pour tenir le dessous du terrain.

Malgré divers incidents notre plan put



(Cl. Illustration.)
LES SAPEURS ACHÈVANT DE PRÉPARER UN FOURNEAU DE MINES

être mené à bien, et, au début de mai, 17 fourneaux, chargés chacun de trois cents kilogrammes d'explosif, furent poussés sous les lignes allemandes.

Dès ce moment, nos sapeurs affirmaient leur supériorité. Ils avaient construit leurs galeries, sans que l'ennemi pût s'y opposer. Les fourneaux allemands, qui avaient explosé entre temps, n'avaient pas gêné sérieusement notre travail. Leurs explosions prématurées prouvaient que nos adversaires ne possédaient pas au même degré que nous la qualité maîtresse de la guerre de mine : le sang-froid.

Notre succès dans la période préparatoire était d'autant plus appréciable que la nature du terrain — argile, silex et craie dure — était peu favorable et que quatre compagnies avaient suffi à produire ce gros effort.

La puissance des défenses allemandes
Deux chiffres permettront de mesurer l'intensité de nos travaux. Au début de mai, le développement total de nos galeries et râteaux depuis le 6 mars atteignait dans ce seul secteur deux kilomètres et demi. La quantité d'explosifs utilisée dépassait 28 tonnes.

Il avait fallu faire grand pour être sûr du résultat ; car les défenses allemandes devant Carency et de Carency à la Targette, en passant par la région de Ber-

thonval, étaient extraordinairement puissantes.
Elles se composaient de plusieurs lignes de tranchées patiemment renforcées, qui constituaient pour une attaque de front un redoutable obstacle.
D'excellentes communications permettaient à l'ennemi d'amener rapidement des réserves de Souchez. A mi-chemin entre le cantonnement et la ligne de défense, de profonds abris-cavernes étaient creusés dans la craie dure.

Comme la configuration générale du terrain est dans ce secteur assez monotone, la ligne allemande nécessitait un uniforme état, complétée par des ouvrages en sautoir qui assuraient les flanquements.

La plupart de ces ouvrages étaient précédés d'un système de mines défensives, grâce auquel l'ennemi se tenait prêt à faire sauter le terrain de nos attaques et à lutter contre notre avance souterraine.

Bien des fois, pendant ces semaines d'effort, nos sapeurs se virent coupés par l'explosion de leurs galeries.
Nombre d'entre eux furent sauvés par leurs camarades, qui, creusant d'étroits râteaux dans le sous-sol empesté par les gaz, réussirent à les délivrer.

Dans ces luttes obscures et héroïques, la même solidarité, qui fit partager aux fantassins et aux chasseurs la conquête de Lorette, associa étroitement l'infanterie et les sapeurs.

Certains fantassins, choisis pour leurs qualités professionnelles, originaires des pays miniers, rendirent en ces circonstances, sous le nom de « pionniers » ou de « grenadiers d'infanterie » des services de premier ordre.

Les explosions de mines et l'attaque du 9 Mai

Quand sonna l'heure de l'attaque, tout le monde était prêt.
Le 9 mai, à 6 heures 45, au milieu du bombardement commencé à 6 heures, les dix-sept fourneaux explosèrent simultanément sur le front du secteur de Carency.



(Cl. Illustration.)
UN SAPEUR-MINEUR AU TRAVAIL DANS UNE GALÉRIE

La concurrence du canon fit tort au bruit de l'explosion. Mais quand l'infanterie attaqua, elle en put constater les effets.
La presque totalité des fils de fer et des chevaux de frise était détruite. Les tranchées étaient comblées sur des longueurs variant de 50 à 80 mètres. Beaucoup d'organes de flanquement, armés de mitrailleuses et de lance-bombes, étaient bouleversés.

Le chaos du terrain et les lèbres des entonniers constituaient pour nos soldats des protections naturelles. Les communications de l'ennemi avec l'arrière étaient interrompues. De nombreux soldats allemands, bloqués dans leurs tranchées, étaient obligés de se rendre.

Tous les travaux souterrains de l'adversaire étaient anéantis. Ses fourneaux chargés et amorcés étaient enterrés ou rendus inoffensifs par la rupture des transmissions. Les mineurs étaient ensevelis. Une seule de nos compagnies du génie en prenait 70 dans une galerie. Les autres mouraient étouffés.

Ainsi nos fantassins, dans leur offensive violente, étaient libérés de l'appréhension pénible de marcher sur un terrain miné et c'est d'un cœur plus joyeux que, sur les débris des défenses adverses, ils char geaient, la pointe en avant, l'adversaire démoralisé.

Les mines de Carency peuvent être considérées comme un modèle de travail.

terrain. Sur d'autres points encore, notamment dans le secteur de Lorette, l'explosion de nos fourneaux a donné des résultats excellents.

L'activité du génie a contribué du reste d'autres manières encore à la préparation de la brillante attaque du 9 mai. Ici c'est un Decourville de plus de deux kilomètres qu'il construit à travers bois. Ailleurs il multiplie les postes d'eau.

Partout les sapeurs ont un rôle important dans l'aménagement des tranchées, des boyaux, des abris, des parallèles de départ, des places d'armes, des abatis, construisent des gradins de franchissement et des banquettes de tir.

Dans le secteur de Neuville, sur un terrain particulièrement difficile, ils préparent le passage de l'artillerie. Ils sont les artisans infatigables et audacieux de l'attaque méthodique.

Les sapeurs à l'assaut

Dans cette attaque même, nos compagnies du génie se sont brillamment comportées. Au premier rang, elles ont participé à l'assaut et contribué au succès.

Dans le secteur de Lorette, dans celui de Carancay, et dans celui de Neuville, les sections de sapeurs accompagnent les éléments d'infanterie, sautant avec eux dans les lignes ennemies, assurant la destruction des fourneaux.

Au Nord de Lorette, le 14 au soir, un adjudant du génie prend le commandement des troupes d'infanterie opérant dans le bois voisin de la route Bethune-Souchez ; car tous les officiers d'infanterie ont été mis hors de combat.

Aux abords de Neuville, les sapeurs, munis de sautoirs, de pétards et de haches, démolissent les barricades, enlèvent les Allemands dans leurs abris, mettent le feu aux maisons d'où tirent les mitrailleuses.

Nombre d'entre eux — officiers, sous-officiers et soldats — sont tués ou grièvement blessés, tandis qu'ils lancent leurs pétards ou s'attaquent en rampant aux défenses ennemies.

Toute la journée du 9 mai notamment, les sapeurs se battent comme les fantassins.

Le soir, un capitaine, dont la compagnie a été particulièrement éprouvée, écrit dans son rapport : « Je suis embarrassé pour faire des propositions individuelles ; tout le monde a fait son devoir avec sang-froid et dévouement ».

L'organisation du terrain conquis

Avec le progrès de l'attaque, commençant pour le génie une tâche nouvelle ; celle de l'organisation du terrain conquis, des travaux défensifs et des travaux non moins urgents de communication.

Les commandants quotidiens parlent de tranchées enlevées et d'ouvrages conquis. Mais, pour suivre l'effort héroïque de nos soldats, il faut se rendre compte que la tranchée que l'on enlève et que l'ouvrage que l'on conquiert sont, au moment où l'on s'y installe, un indescriptible chaos.

C'est une succession de trous de profondeur inégale creusés par les projectiles. Pour « progresser », on rampe de l'un à l'autre, on stationne dans chacun en se protégeant tant bien que mal derrière des débris de maisons.

Il est donc de toute nécessité, pour garder le terrain gagné, d'y remettre de l'ordre, de l'organiser, de tracer des tranchées, de construire des parapets, d'établir des abris provisoires.

Tout cela se fait sans le feu violent de l'artillerie ennemie, dont les tirs de représailles, chaque fois que l'infanterie allemande cède, sont particulièrement intenses.

Ce travail a été accompli par nos compagnies du génie avec un calme et un courage au-dessus de tout éloges. Elles ont déblayé, creusé, bâti, au mépris des marmites et des shrapnells, exécutant jusqu'au bout sans hésitation ni faiblesse les ordres de leurs chefs.

A côté de leurs camarades et exposés aux mêmes dangers, les télégraphistes ont suivi l'attaque pour rétablir les communications téléphoniques. Dès le lundi 10, moins de 24 heures après l'assaut, les quatre kilomètres gagnés nous ont été reliés par fil au point de départ et les ordres étaient transmis par téléphone.

On peut citer des sapeurs qui ont ainsi rattaché plus de vingt fois le même fil coupé par les obus. Combien ont succombé, héros obscurs.

Effort périlleux et continu dans la préparation de l'attaque, organisation du terrain conquis sous le feu de l'ennemi, voilà trois aspects de l'œuvre accomplie par le génie au cours de la bataille d'Arras.

Dans une lettre non expédiée, trouvée sur un mort allemand, on lit : « Les pionniers français nous font une vie infernale... » Cet avis de l'adversaire vaincu a été au cœur de nos braves sapeurs.

L'horaire des tramways

Sur la ligne Saint-Ouen-Opéra, la Cie des Tramways de Paris et du département de la Seine a substitué, les jours ouvrables, un horaire à 10 minutes (entre 11 heures et la fin du service) à l'horaire à 15 minutes antérieurement effectué.

Sur la ligne Saint-Denis-Mairie d'Auberwillers, l'horaire à 40 minutes effectué jusqu'à présent avec coupures dans la journée est maintenant effectué d'une façon continue et sans interruption de 6 heures 10 du matin à 7 heures 50 du soir. 42 courses sont ainsi faites au lieu de 30.

Les Combats de Lorette

racontés par un officier allemand

(Officiel.)

Parmi les quatre ou cinq mille cadavres allemands qui couvrent les pentes de Lorette, nous avons trouvé celui d'un officier, le capitaine Sievert, commandant du 11^e bataillon du 11^e régiment d'infanterie.

Cet officier, ayant sous ses ordres un bataillon, était naturellement porteur d'un carnet d'ordres et de comptes rendus. Ce carnet a été trouvé dans sa sacoche et aussitôt traqué.

Les comptes rendus officiels de l'état-major français ont fait connaître au public les grandes phases de l'action vécue du côté français. Nous avons maintenant sous les yeux le même spectacle vu du côté allemand. Il est superflu de souligner l'intérêt de la comparaison.

Un bataillon à 272 hommes

Le capitaine Sievert, dont le carnet va du 10 mai, lendemain de notre attaque, au 20 mai, jour de sa mort, rend compte à ses chefs qu'il a devant lui de forts effectifs et qu'il a subi de fortes pertes. Les ordres du 9 au soir prescrivent de tenir sur le plateau de Lorette et sur la ligne Ablain-Carancay. De quels moyens dispose-t-il dans le secteur qui lui est confié ?

« 10 Mai. — Nos effectifs de combat sont les suivants :
1^{re} compagnie du 11^e régiment, 4 sous-officiers, 25 hommes ;
2^e compagnie du 11^e régiment, 1 officier stellvertreter, 80 sous-officiers et hommes ;
3^e compagnie du 11^e régiment, 1 officier stellvertreter, 87 sous-officiers et hommes ;
4^e compagnie du 11^e régiment, 1 sous-officier, 80 hommes.

Effectif total du bataillon : 1 officier, 2 officiers stellvertreter, 272 sous-officiers et hommes ».

En résumé, son bataillon n'a plus que le tiers de son effectif de combat, ayant son armement sur la ligne de combat.

Conclusion : « Je demande de nouveau que le bataillon soit relevé ».

A tout le moins, qu'on envoie des renforts et des moyens matériels. « Je demande de nouveau (souligné dans le texte allemand) des renforts. Il me faut absolument un grand nombre de grenades à main que j'ai déjà demandées. Nous manquons de pistolets éclairants. Les chasseurs n'en ont pas apporté ».

Je ne peux pas attaquer

Le 11 mai, le capitaine n'a rien reçu et il se déclare dans l'impossibilité d'attaquer.

« 3 h. 30 du matin.
« Je rends compte au régiment qu'il m'est impossible d'exécuter aujourd'hui l'opération nocturne, de concert avec le 2^e bataillon du 11^e et le 13^e bataillon de chasseurs, parce que le succès, par suite du manque de matériel indispensable, n'est pas assuré ».

« J'avais réclamé un grand nombre de grenades à mains avec fusée percuteuse et à rugueux. Je n'ai obtenu en tout, pour les deux secteurs, que 120 projectiles ».

Cette disette de projectiles et de grenades supprime toute chance de succès.

« De l'avis unanime des subalternes, le succès est tout à fait improbable. L'ennemi est très abondamment pourvu de grenades à mains. C'est cela qui a arrêté notre mouvement et occasionné en certains points de légers reculs ».

« En outre, l'artillerie ennemie tire aujourd'hui sans interruption et nous inflige des pertes ».

« On tarde à faire la relève du bataillon, qui est impossible de jour. Le 11 au soir, seulement le bataillon est relevé. Il est au repos jusqu'au 13. Le 10, les difficultés pour recommencer pour lui ».

« Le commandement confond les secteurs
« 3 h. 30. — Je demande quel secteur nous devons relever. Réponse : Celui de droite, c'est-à-dire celui que nous connaissons déjà ».

« Je demande si le bataillon doit aussitôt continuer sa marche par Souchez jusqu'au ravin. Réponse affirmative ».

« Je me mets en route avec Boger à 8 h. 1/4. Nous longeons la ruisseau. La route n'est pas à recommander. Peu d'artillerie par-dessus nos têtes, mais aussi dans le voisinage ».

« Nous arrivons à Souchez ruisseau de suer. Spectacle indescriptible ! Un effrayant monceau de ruines. La rue est jonchée d'éclats d'obus. L'état-major du 11^e régiment d'infanterie de réserve est dans une cave. Souchez est complètement détruit par l'artillerie ».

« On a confondu le Nord et le Sud ; ce n'est pas sur le versant Nord, mais sur le versant Sud de la hauteur de Lorette que nous devons relever ou plutôt renforcer un bataillon ».

« Donc nous n'allons pas dans le ravin de Souchez. On ne me donne que des renseignements très superficiels sur le secteur où doit se faire la relève ».

« A toutes nos questions, on répond : « Je ne sais pas, il n'y a pas de liaison ».

Le bataillon finit cependant par atteindre Ablain. Mais c'est pour y trouver une situation effroyable.

« Je pars en avant avec l'officier-adju-

dant sous la conduite d'un homme. De la pluie, de la boue ».

« Le chemin de Souchez à Ablain est impraticable et exposé à un feu d'artillerie incessant. Ablain n'est, comme Souchez, qu'un monceau de décombres. De l'église, il ne reste qu'un quart de clocher ».

« Situation désespérée »

« Notre guide ne sait plus s'orienter ; nous nous orientons nous-mêmes ; nous marchons à tâtons, glissant à chaque pas, nous arrivons enfin à l'abri du bataillon. On se passe les consignes. Officiers présents : Capitaine Winkler, le médecin... quelques commandants de compagnie et moi ».

« Le moral est très bas. Lourdes pertes. Situation désespérée. Le médecin a encore 70 hommes grièvement blessés dans les abris. Le personnel de son ambulance n'est pas là ».

« On doit encore amener des blessés dans nos tranchées. Winkler s'y refuse, l'artillerie et réussit à imposer sa volonté. Je doute qu'il réussisse ».

« Tout à coup, un obus éclate à l'entrée. Winkler se croit touché, mais ce n'est que le choc causé par l'embrèvement de l'air. Par contre, un tambour du 1^{er} bataillon du 3^e est étendu mort à l'entrée. La lumière éteinte. Il fait noir comme dans un four. Cela nous arrive encore trois fois ».

« Quand nous étions dans le ravin de Souchez, nous ne croyions pas qu'il pût y avoir des situations pires que celle où nous étions alors. Ici, nous voyons que c'est possible. Non seulement nous sommes exposés au feu de l'ennemi et de l'air, mais sur le versant de Notre-Dame-de-Lorette, on nous tire encore dans le dos ».

« Pas de liaison à droite. Les Français ont réussi à passer par là. Il y a un vide de 600 mètres jusqu'à la troupe voisine. Et dire que nous sommes engagés dans cette fournaise après avoir vécu 12 jours dans le ravin de Souchez ».

« Rien à manger »

Dans cet enfer, les ordres parviennent avec confusion et ne sont exécutés qu'après mille discussions. Les ravitaillements se font mal. Les liaisons sont irrégulières ».

« Les compagnies ont été conduites par leurs commandants vers... (non lisibles). Pour le 3^e compagnie, on a pris une autre décision sans qu'on m'en ait informé. La 7^e (7) compagnie est allée dans le ravin de Souchez, puis est revenue à Souchez ».

« Là, un ordre est venu lui enjoindre de monter immédiatement sur la hauteur, mais on dispose d'elle sur un autre point pour boucher un trou. La 7^e compagnie du 11^e régiment d'infanterie de réserve doit donc rester ici sans nourriture. Les hommes durent se contenter de leurs vivres de réserve ».

« La situation est affreuse. J'ai demandé d'être relevé, pas de réponse ».

« A 7 heures du soir, enfin, j'apprends que nous sommes rattachés au 13^e régiment d'infanterie ; nous sommes enfin en liaison avec Givenchy. Il n'est pas question de nous relever ».

Ce soir, à onze heures, on fera de nouveau une attaque contre la hauteur de Notre-Dame-de-Lorette. Si nous pouvions réussir à chasser de là-haut ces chiens !

« Depuis l'après-midi du 17, je n'ai mangé qu'une grande tartine beurrée emportée de Lens. Cette nuit, on nous a apporté à manger, mais rien que des aliments froids. Impossible de faire du feu ».

« La 7^e compagnie du 11^e doit être relevée aujourd'hui. La relève devait être fournie par le 3^e bataillon du 15^e ; on nous envoie une section de 6 groupes. Je ne peux pas consentir à remplacer 120 hommes par une section de 48 hommes. Prise de bec par téléphone avec le commandant du 3^e bataillon du 15^e ».

« Je refuse de laisser partir la compagnie. Sur ces entrefaites, la 3^e compagnie du 11^e a deux sections est arrivée ; je cède mais l'effectif occupant cette position est vraiment faible. On ne pourrait pas tenir contre une attaque quelque peu énergique ».

« On est devenu passablement apathique, dans ce piège à souris. J'ai recommandé au bataillon de tenir cette position jusqu'au dernier homme ».

« Nous devrions abandonner Lorette »

La situation se précise le 18 mai. L'infanterie n'en veut plus et trouve qu'on le fait tuer pour rien.

« Depuis 5 jours, les Français ont eu naturellement le temps d'établir solidement l'attaque en est devenue d'autant plus difficile ».

« J'ai malgré moi l'impression qu'on veut amener le haut commandement à renoncer tout à fait à Notre-Dame-de-Lorette ; il faudrait de même abandonner beaucoup d'autres points, par exemple notre position ».

« Il semble qu'on n'ait plus en vue que le prestige (la question d'amour-propre) ; il faut que nous reprenions la hauteur de Notre-Dame-de-Lorette ».

Les mouvements de la compagnie continuent à être livrés au hasard. Le capitaine Sievert demande de nouveau que son bataillon soit relevé le plus tôt possible. Car, écrit-il le 19 mai, « les hommes sont absolument épuisés ».

« 19 Mai, 7 h. 15 soir. — Hier soir, à dix

heures, j'ai envoyé un compte rendu au régiment à Souchez, sur la situation, les effets de l'artillerie avec croquis. Je demande qu'on décide ce qu'on doit faire de la 7^e compagnie du régiment, qui est sans nourriture, et dont le séjour dans ses positions dépasse de deux jours celui des autres éléments du régiment ».

« Je demande à être relevé »

« J'ai demandé aussi qu'on m'indiquât l'emplacement des 8^e et 4^e compagnies dont on a disposé en un autre point, sans m'en informer. Le porteur de ce compte rendu arrive vers 11 heures 30 du soir à Souchez où était installé jusqu'alors l'E. M. du régiment de réserve. Il n'y trouve plus personne ».

« Le bataillon ne put pas apprendre sous les ordres de qui il était placé et on se trouvait le nouveau chef. Enfin, dans l'après-midi, nous apprenons que nous sommes maintenant sous les ordres de l'E. M. du 15^e régiment ».

« L'ennemi a continué de se fortifier sur la pente Sud-Est ; il y a exécuté d'importants travaux ».

« L'alimentation se heurte à de grosses difficultés. Pour se rendre aux cuisines roulantes et revenir il faut au moins 2 heures 1/2 à 3 heures. Le chemin est exposé au feu de l'artillerie ennemie. Les hommes sont absolument épuisés ».

« Je demande que mon bataillon soit relevé le plus tôt possible ».

« Les hommes découragés à chaque obus qui tombe. Il faut les menacer du conseil de guerre pour les maintenir à leur poste. Les commandants de compagnies sont unanimes à se plaindre du complet épuisement et de la démoralisation de leurs hommes ».

« On a beaucoup de peine à maintenir les hommes à leur poste, en les menaçant du conseil de guerre. A chaque obus qui tombe, les hommes découragés et on est obligé de les pousser en avant ».

« Même l'exemple que donnent les commandants de compagnies reste à peu près sans effet. Cet état de choses est la conséquence des efforts excessifs qu'on leur a demandés du 2 au 13 mai et du surmenage physique et moral interrompu seulement par de rares courtes nuits de repos ».

« Le bataillon est exposé pendant toute la journée d'aujourd'hui au feu de l'artillerie ennemie venant de toutes les directions ».

« Voilà de nouveau trois jours et trois nuits que mon bataillon est en position, sans qu'il soit question de nous relever. Les unités qui ont occupé avant nous cette position critique, étaient relevées au bout de deux à trois jours ».

« Je demande encore une fois qu'on prenne soin de relever mes hommes absolument épuisés ».

« Besoin de fusées éclairantes, j'en ai demandé à maintes reprises, mais je n'en ai jamais reçu. Besoin également de sacs de sable et de grenades à main ».

« On nous laisse en plan »

Cependant les renforts n'arrivent pas. A 10 heures du soir, le capitaine Sievert décrit sa position comme désespérée. Voici les derniers feuillets de son carnet contenant les comptes rendus qu'il adresse à son régiment d'origine le 11^e, et au 15^e, à qui il a été rattaché ».

« 20 mai, 10 h. soir. Au 11^e régiment et au 15^e régiment ».

« Le bombardement d'aujourd'hui a complètement bouleversé ce qui restait de nos tranchées. Les hommes sont sans abri depuis trois jours. On ne peut plus appeler cela des positions ».

« Je demande qu'un officier soit envoyé ici par le haut commandement, pour se rendre compte de la situation. De tout ce que j'ai demandé : fusées éclairantes, sacs de sable, etc., rien n'arrive. On nous laisse en plan ».

« Je demande de nouveau, instamment, que la 4^e Cie, du 11^e soit mise à ma disposition ».

« Le feu de l'artillerie ennemie est effrayant, surtout le feu de l'artillerie lourde dont on entend lentement venir les projectiles. Chacun de nous est sur ses gardes et se demande où ils vont tomber. Le parapet tremble, des mottes de terre et des morceaux de fer pleuvent sur nous ».

« Combien de temps encore devons-nous tenir dans ce piège à souris ? Je crois que mes nerfs sont maintenant à bout. Le feu a atteint sa plus grande violence. Indescriptible ».

« J'arrête le carnet du capitaine Sievert ».

Tout commentaire affaiblirait ces notes tragiques. Elles constituent, de la part de nos adversaires un éclatant témoignage des succès obtenus par notre artillerie et par notre infanterie ».

Elles précisent en même temps les efforts humains que l'Allemagne est obligée de demander à ses armées, dès avant l'entrée en ligne des forces italiennes qui, sur le front français, participent à l'assaut, mais au siège de la forteresse austro-allemande ».

Un Taube sur Remiremont

Remiremont, 2 Juin.

Ce matin, à 5 heures, un Taube a lancé deux bombes sur Remiremont ; il n'y a pas eu de dégâts matériels.

« 19 Mai, 7 h. 15 soir. — Hier soir, à dix

Bulletin de la Guerre

La conquête des ouvrages allemands et des villages qui leur servent d'appui continue toujours entre Arras et Liévin. Les progrès sont lents, parce que l'organisation défensive de l'ennemi est formidable ; mais ils sont ininterrompus. Chaque fois qu'un nouveau morceau de tranchée ou de batterie est acquis à notre offensive, l'ennemi contre-attaque avec fureur pour le reprendre ; il répète ses assauts coup sur coup ; puis il finit par renoncer. Cette fois, c'est contre les positions prises par nous hier et avant-hier, à l'est de Notre-Dame-de-Lorette, vers la route d'Aix à Souchez, que ses efforts se sont portés, sans succès. Plus au sud, la Sucrierie de Souchez est prise ; c'était attendu, le Moulin Malon à gauche et les tranchées dont cette sucrierie formait le point de droite, étant tombés hier. On se bat toujours dans le Labyrinthe, et nous y avançons. Mais il n'est pas possible de savoir où nous en sommes, puisque nous ignorons exactement en quoi consistent ses défenses compliquées et jusqu'où elles s'étendent. Nous y faisons beaucoup de prisonniers ; ce qui paraît indiquer un certain découragement, une certaine lassitude chez nos adversaires. L'assaut des maisons de Neuville-Saint-Vaast progresse aussi ; ce village ne tardera pas à être tout entier entre nos mains.

Rien de particulier sur le reste du front. Le combat continue à la lisière du bois Le Prétre.

Un nouveau bombardement de la cathédrale de Reims témoigne une fois de plus de la rage impuissante des Allemands.

J'ai lu avec un vif sentiment de plaisir, que tout le monde partagera, la note qui annonce l'intention du gouvernement de recourir aux moyens nécessaires contre les procédés employés par les Allemands, au mépris de leurs propres engagements et de toutes les lois humaines. Je pense qu'il faut entendre par là l'utilisation d'inventions ingénieuses, dont ils auront bientôt à apprécier les effets en connaissant. Il n'y a pas que les gaz asphyxiants, il y a aussi

les jets de liquides enflammés, qui demandent une réponse énergique.

Les Austro-Allemands ont essayé sur la rive gauche de la Vistule, dans le secteur en avant de Varsovie, une offensive à l'aide de gaz asphyxiants, qui paraît être surtout une diversion ; car elle a donné la concentration intense de leurs forces en Galicie, la probabilité qu'ils cherchent à engager en même temps un sérieux effort ailleurs est assez faible. Quoi qu'il en soit, leurs attaques ont été repoussées sur toute la ligne.

En Galicie, la pression ne diminue pas ; elle semble même augmenter contre Przemyśl, sans donner de résultats.

La lutte est très violente dans la région de Strzy et on n'en connaît pas encore le résultat qui, sans doute, n'est pas atteint jusqu'à présent. Sur la rivière Svitza, c'est-à-dire au sud de Strzy, dans la région de Dolina, le communiqué d'hier parlait d'une retraite dérogée de l'ennemi ; celui d'aujourd'hui annonce que les Russes ont poursuivi leur succès, et donne un total énorme de prisonniers faits en deux jours, dont 238 officiers, qui correspondent bien, en effet, à un très sérieux revers des Allemands. Les conséquences pourront s'étendre à bref délai.

Le communiqué italien du 17 juin ajoute peu de chose aux faits déjà connus. Depuis 24 heures, on ne signale que de petits engagements ; le chiffre de 30 morts sur la frontière de Carnie ne peut se rapporter qu'à des affaires d'avant-postes ou d'avant-gardes. Les mauvais temps gênent les opérations qui, d'ailleurs, ont été menées jusqu'ici de la part des Italiens avec une rapidité extraordinaire et une décision tout à fait remarquable.

D'après les dernières nouvelles, les Autrichiens se préparent à une résistance très sérieuse, d'une part autour de Trento, et de l'autre sur l'Isongo. On n'a pas d'indications précises sur l'importance de leur concentration à Bozzen, ni sur l'emploi probable des forces qu'ils y rassemblent.

Général BERTHAUT.

Nouvelles Diverses

M. Hentley Drummond et M. James Caruthers, de Montréal, ont versé chacun 100.000 dollars pour acheter des mitrailleuses. Le frère de M. Drummond a été tué à Langemark.

M. Jacomy, conseiller à la cour d'appel de Paris, vice-président de la Société de médecine légale, vient de mourir à l'âge de 63 ans.

M. O. M. Widor, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, a été élu, par l'Assemblée plénière des cinq Académies, membre du conseil supérieur de l'Instruction publique, en remplacement de M. Henry Rocher, décédé.

M. Victor Berard fera une conférence sous les auspices du Foyer et sous la présidence de M. Alfred Croiset, de l'Institut, sur « Magale, l'idée, la grande idée humaine », demain vendredi, à 5 heures, 184, boulevard Saint-Germain.

Le commandant militaire de Berlin a ordonné l'inventaire de tous les chiffres de coton à dater du 1^{er} juin.

Les Obligations de la Défense Nationale

Du 1^{er} juin au 15 inclus, les obligations 5 % de la Défense Nationale sont émises au prix net de 95 fr. 87. Ce prix donne droit au coupon de 2 fr. 50 payable le 16 août prochain. Le remboursement se fera au pair, soit 100 francs dans un délai maximum de dix années, mais le gouvernement se réserve le droit de rembourser par anticipation dès 1920.

Même en supposant que l'amortissement n'ait lieu qu'en 1925, le taux réel du placement ressort à 5 fr. 60 %. Nous rappelons que les titres sont au porteur ou à ordre avec faculté d'endossement et qu'ils peuvent être déposés au Trésor contre remise d'un certificat de dépôt nominatif.

Il convient donc dès maintenant aux placements des personnes morales, des milieux, des incapables, des femmes mariées, et à toutes dispositions des textes ou contrats qui les régissent n'exige un autre emploi ou rempli. Mais un nouveau pas vient d'être fait dans cette voie : un projet déposé par le ministre des Finances le 27 mai tend à permettre les placements ou emplois en obligations dans tous les cas où ceux-ci d'après les lois, décrets, jugements, règlements, statuts, contrats de mariage peuvent être effectués en rentes, et cela malgré le silence gardé par ces textes en ce qui concerne les obligations du Trésor.

Les souscriptions sont reçues chez les comptables de l'Etat (trésoriers généraux, receveurs des finances, receveurs des postes, etc.) et aussi à la Banque de France ou dans ses succursales. Les banques et établissements de crédit, les agents de change et les notaires prêtent leur concours au Trésor pour recueillir les demandes.

Les Morts Glorieuses

Le sous-lieutenant du génie, Marcel Baillay, est mort héroïquement le 21 mars. Il a été cité à l'ordre du jour et promu lieutenant.

L'enseigne de vaisseau Emile Robin a été tué à l'ennemi le 11 mai 1915, au combat de Saint-Georges. Il a été cité à l'ordre de l'armée.

LE GÉNÉRAL ROY

Grand-officier de la Légion d'honneur. Est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur, pour la dignité de grand officier :

Roy, général de brigade, commandant par intérim une division territoriale d'infanterie.

« A montré beaucoup d'autorité et d'énergie dans le commandement d'une division territoriale qu'il a su maintenir, pendant un très long séjour, sur une partie du front particulièrement difficile ».

« Na quitte son commandement que contraint par les fatigues subies pendant près de dix mois de campagne ».

LA MATINÉE du « Petit Journal »

Les soldats convalescents et toutes les personnes qui s'intéressent à la réduction des mutilés

L'HOMME aux yeux d'émeraude

QUATRIÈME PARTIE
XXIV (Suite)
Préparatifs suprêmes

Je voudrais avoir votre témoignage au sujet de ce qui vous concerne personnellement, des agissements frauduleux auxquels le coquin a failli mêler madame la comtesse, lui aurait certainement compromis sa réputation.

Je prends tous les ménagements possibles pour ne pas froisser les susceptibilités de la comtesse, car je voyais à l'expression de sa physionomie qu'elle souffrait en m'entendant faire allusion à ce moment de folie qui l'avait empêchée, un instant, de voir le gouffre vers lequel elle allait.

— Il me suffira, dis-je au comte, d'une déposition écrite.

Mais il m'interrompit aussitôt :

— Pas du tout, j'ai là-bas des dépôts, moi-même. Je serai tout heureux de me venger du gredin et de continuer à sa chute !

La comtesse s'était dressée subitement. Elle était devenue d'un pâleur extrême. Elle était toute tremblante.

— Eh ! quoi, mon ami, vous voulez ?... Mais certainement... Et je vous emmènerai avec moi.

— Vous m'emmèneriez ?

— Oui, je veux que vous disiez aussi au

coquin que vous avez été trompée par lui ! Que vous n'éprouvez plus pour lui que du mépris et de l'horreur !

— Vous voulez que je me trouve face à face ?

— Oui, oui, ce sera votre vengeance !

— Songez quel bruit, quel scandale !

Rendre publique une liaison que si peu de personnes connaissent à cette heure !

Cela se passera dans le cabinet du juge d'instruction, madame, en secret, par conséquent, rassurez-vous.

La comtesse me lança un coup d'œil indiquant toute la raquette qu'elle me portait pour être venu ainsi troubler sa quiétude dans l'asile discret où elle était venue abriter ses regrets, peut-être ses remords.

Mais le comte ne pensait pas comme sa femme.

Il était ivre de vengeance. Il brûlait de prendre sa revanche contre son odieux rival et de contribuer à l'écraser.

Il ne voyait pas autre chose. Toute autre considération disparaissait devant ce désir attisé par une inextinguible haine.

Et, malgré les représentations de la comtesse, malgré ses efforts pour dissuader son mari de ce projet qui lui faisait entrevoir la perspective de bien des heures douloureuses encore, il fut décidé que tous partiront le soir même tous les trois.

En effet, nous primes le premier train partant pour Paris.

En chemin, je racontai au comte et à la comtesse tout ce que j'avais appris encore, au sujet du prince, et que les journaux n'avaient pas fait connaître. Je leur parlai de ses nouveaux crimes et je parvins à inspirer à la comtesse une telle horreur pour ce monstre qu'elle était presque aussi résolue que son mari à tout faire pour le démasquer.

Elle ne redoutait plus d'être confrontée avec lui. Elle y aspirait même maintenant, et, comme l'avait dit Riquet, tout

faisait présager une rude séance.

Elle devait être plus rude encore que je ne m'y attendais, mais je la dévorais quand le moment sera venu.

Pour l'instant, je demeure avec le comte et la comtesse, auxquels je continue à faire le récit des exploits criminels du bandit princier.

Tous les deux n'en peuvent croire leurs oreilles et quand je les quitte ils sont à tel point montés contre le personnage, comme l'on dit, qu'ils ont tant d'impatience que moi d'être mis en sa présence.

Il n'y avait plus, désormais, qu'à attendre ce moment.

Quand il arriva, tout était prêt.

Riquet avait réussi comme moi dans les recherches dont il s'était chargé.

Il s'était procuré la lettre adressée au mari de la belle Orlandi.

Il avait confessé la bonne de la somnambule, ainsi que le bandit arrêté au moment où il venait de verser dans le bock qui m'était destiné le poison devant débarrasser le prince de ma gênante inquisition.

Et j'étais armé de pied en cap quand l'heure sonna de me présenter avec mes témoins dans le cabinet du juge d'instruction.

Je ne redoutais plus les dénégations du prince, j'avais amplement de quoi lui clore le bec, comme l'on dit vulgairement.

Il ne m'avait pas fallu huit jours pour préparer la lutte.

Sept avaient suffi. Et maintenant j'étais prêt.

Je m'acheminai donc à l'heure dite vers le cabinet du juge d'instruction, ayant avec moi Raymond et sa mère, le comte et la comtesse Korniski.

La comtesse de Kerkeradec, partie pour la Bretagne, devait être de retour à l'heure fixée.

Riquet s'était chargé d'amener les autres témoins.

XXV
Coup de foudre

Je ne sais pas comment s'était passée la nouvelle de la confrontation sensationnelle à laquelle il devait être procédé dans le cabinet de M. Morlet. Nous avions fait notre possible pour que le secret en fût bien gardé, mais cela n'empêcha pas que je trouvais, quand je me présentai au Palais de Justice avec mes compagnons, le couloir menant chez le juge d'instruction encombré de journalistes et d'avocats venus là pour nous voir passer.

La comtesse Korniski et Paulette Aubry, jeunes, jolies, élégantes, attirèrent surtout l'attention, mais je ne pus de constater que madame Raymond, bien qu'elle fût plus simplement habillée, produisit aussi une vive impression.

Les confrères m'adressaient, avec de petits sourires, des regards entendus, mais j'avais été de moi soustraite, ainsi que ceux que je conduisais, à des indiscretions, et je m'empressai de faire passer ma corvocation à M. Morlet.

Il était déjà dans son cabinet, et nous fûmes introduits tout de suite. Le prévenu n'était pas là. Le magistrat se trouvait seul avec son greffier.

Le juge d'instruction se leva à notre arrivée, salua les dames très gracieusement et me demanda si j'avais trouvé les témoignages que je désirais.

Je répondis affirmativement, et M. Morlet m'avertit qu'il avait eu la visite de Riquet. Celui-ci se tenait à notre disposition avec les dépositions qu'il avait pu se procurer.

Tout allait donc fort bien, et l'affaire se présentait dans les meilleures conditions. Il ne restait plus qu'à faire amener le prévenu, et c'est ce que fit le juge d'instruction, après avoir fait passer dans une pièce attenante à son cabinet le comte et la comtesse Korniski, la comtesse de Kerkeradec,

Paulette Aubry et son mari, Raymond et sa mère, qui avait tenu à l'accompagner, en leur recommandant d'attendre qu'il les appelât.

Puis, quand il fut seul avec moi et son greffier, il me fit connaître en quelques mots le plan qu'il avait adopté pour forcer l'inculpé à reconnaître ses crimes et le convaincre de sa culpabilité si on ne pouvait pas le faire entrer dans la voie des aveux.

— Oh ! cette fois, dis-je au magistrat avec une assurance qui lui fit plaisir, nous tenons le gredin !

— Je l'espère, me dit-il.

Au même moment on frappa doucement à la porte.

— Le voici, fit M. Morlet.

Il cria d'entrer, et ce fut, en effet, le prince qui parut entre quatre gardes de Paris, les menottes aux mains, suivi de son avocat.

Je trouvai le bandit gentilhomme fort déprimé.

Bien qu'il s'efforçât de paraître en bon air, désigné, sa pâleur était extrême, et je lus dans ses yeux une mortelle inquiétude au lieu de l'assurance affectée jusqu'alors.

En m'apercevant, il eut un regard qui eût voulu me foudroyer, mais il ne prononça pas une parole.

Il ne salua pas et se tint immobile dans un coin du cabinet en attendant que le juge voulût bien l'interroger.

Cette docilité, cette passivité même m'étonna un peu.

Je me demandai si le gredin était enfin malade, mais je devais apprendre plus tard ce qu'il donnait, malgré l'antériorité dont il devait être déchiré, cette apparence de tranquillité.

Il savait qu'il était à cette heure le maître de son destin et que quoi qu'il pût

arriver il s'en trait à son heure et de la façon qu'il avait choisie.

Après avoir fait signe aux gardes de s'éloigner, le juge d'instruction entra tout de suite dans le vif du sujet.

Il rappela le crime de la rue Saint-Lazare, l'enlèvement de cette jeune mariée qu'on avait endormie, et le simulacre d'assassinat par lequel on avait voulu faire croire à sa mort. Il parla aussi de l'enlèvement du mari, de la comédie organisée pour faire croire à son suicide.

Le prince écoutait tout sans interrompre, sans donner la moindre marque d'approbation ou de désapprobation.

Et quand le magistrat lui dit que ces deux attentats avaient eu pour but de s'emparer de la fortune de Paulette Aubry, qu'un héritage imprévu avait enrichi, héritage dont elle ignorait l'existence, mais que le prince connaissait par Lorient, c'est de M. Varelles, le prince laissa échapper ces simples mots :

— Si vous voulez.

— Ainsi vous reconnaissez que vous aviez eu connaissance de cet héritage ?

— Je ne reconnais rien du tout.

Pourtant vous avez fait des tentatives pour épouser Paulette Aubry, pour amener son mari à demander le divorce, et ne pouvant arriver à vos fins, vous avez fait enlever le malheureux en laissant croire qu'il s'était suicidé. Ainsi, vous disiez à la femme que son mari était mort et au mari que sa femme l'avait abandonné, et cela dans le but que je viens de vous indiquer. Les combats étaient aussi habiles que scélérats. Qu'avez-vous à répondre ?

— Ce que j'ai répondu déjà plusieurs fois, c'est du roman.

— Nous allons entendre madame Aubry, dit le magistrat sans s'attarder à la discussion, et il fit un signe à son greffier.

(La suite à demain), JULES DE GASTYNE

A condition de se recommander du Journal

GIBBS

MAISON FONDÉE EN 1712

envoie contre 0.50 centimes en timbres poste 3 étiquettes collées et le nouveau

CATALOGUE ILLUSTRÉ

qui vient de paraître de ses fameux

SAVONS

SÉRIEUX POUR LA BARBE POUR LES DENTS

NOTA. — Le nombre des catalogues étant limité, les commandes seront servies dans l'ordre de réception jusqu'à épuisement de l'édition.

P. THIBAUD & Co, 71, rue de la Harpe, Paris.

Courrier des Théâtres

Matinées d'aujourd'hui :

Comédie-Française, à 1 h. 1/2 (abonnement billets bleus), *Un Caprice, la Nuit de Mai, poésies, Ruy Blas* (1^{er}, 3^e, 5^e actes).

Opéra-Comique, à 1 h. 1/2, *Arlequin ou le Savetier du Caire, Sur le Front*.

Ce soir :

Comédie-Française, à 8 h., *Primerose, Palais-Royal, à 8 h. 1/4, 1915 (Mardi), jeudi, samedi, dimanche, à 8 h. 1/4, dimanche, à 8 h. 1/4, 1915, revue de M. Rip), TEL 102-50.*

Porte-Saint-Martin, à 8 h., *la Petite Fonctionnaire*.

Th. Antoine, à 8 h. 1/2, *Connestag et Cie, Vaudeville, à 8 h. 1/4, Louie, Renaissance, à 8 h. 1/2, le Zèbre*.

Au Théâtre Sarah-Bernhardt, on jouera samedi, en soirée, *la Dame aux Camélias*, et dimanche, en matinée et en soirée, *l'Aiglon*, avec Mme Blanche Dufrenoy.

DANS LES ÉTABLISSEMENTS

« Gaumont-Palace », — Aujourd'hui, matinée à 2 h. 1/4, soirée à 8 h. 1/4.

« Le Roman de la Madonnette », — « La Prise de Carthage », — « L'Amateur de Madame Cabassoul », — « Léonore papa », « Merveilleuses vues en couleurs naturelles ».

« Location 4, rue Forest, — Téléphone Marcadet 16-73.

Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui, en matinée, à 2 heures 1/2, répétition générale à bureaux ouverts de *Le bile pas !* revue de Cely et Charley. Le soir, à 8 heures 1/2, première représentation. La location est ouverte pour les représentations de dimanche prochain.

Une étrange histoire de fusils

Londres, 2 Juin.

Le *Morning Post*, reçoit de son correspondant à Constantinople, la dépêche suivante, à la date du 1^{er} juin :

« L'hiver dernier, le gouvernement bulgare acheta une certaine quantité de fusils à une compagnie danoise.

« Le gouvernement danois ayant eu des doutes sur la destination de ces fusils, les fit saisir au dernier moment ; mais, après des pourparlers prolongés avec la Bulgarie, il en permit l'exportation à la condition qu'ils seraient livrés directement à Dédagatch ; en conséquence, ils furent embarqués à bord du vapeur suédois *Pan*, qui partit samedi dernier.

« Or, on apprend que ce vaisseau, au lieu de se diriger vers le Nord, s'est faufilé jusque dans la Baltique, où il a rencontré un torpilleur allemand qui l'a saisi.

« Le gouvernement danois est résolu à intenter un procès prompt et énergique. »

(Havas).

BOURSE DE COMMERCE DE PARIS

Sucre brut, les 100 kilos nets, entropôt de Paris (escompte 1/4 %), blanc n° 3, 71 fr. 25 à 72 fr. (200 sacs) ; raffiné en pains, 100 kilos nets non compris la taxe de raffinage de 2 fr. (loi du 31 janvier 1907), par wagon complet (6000 kilos au moins), suivant marques aux usines, bonne sorte, 105 fr. ; belle sorte, 105 fr. 50. — Huile de lin, les 100 kilos nets en entropôt en cuve, à nu, 78 fr. — Huile de colza, les 100 kilos nets, en entropôt, en cuve, à nu, 112 fr. — Esprits, l'hecto 90° non logé, entropôt de Paris (escompte 2 %) non compris la taxe de 2 fr. 50 — 100° (décret du 15 mars 1914), 92 à 95 fr.

Les avoines et le blé sont demeurés incoûtés.

FOURAGES

4^e qual. 3^e qual. 2^e qual.

Faille de blé 45 à .. 43 à 44 à 45 à 46 à 47 à 48 à 49 à 50 à 51 à 52 à 53 à 54 à 55 à 56 à 57 à 58 à 59 à 60 à 61 à 62 à 63 à 64 à 65 à 66 à 67 à 68 à 69 à 70 à 71 à 72 à 73 à 74 à 75 à 76 à 77 à 78 à 79 à 80 à 81 à 82 à 83 à 84 à 85 à 86 à 87 à 88 à 89 à 90 à 91 à 92 à 93 à 94 à 95 à 96 à 97 à 98 à 99 à 100 à 101 à 102 à 103 à 104 à 105 à 106 à 107 à 108 à 109 à 110 à 111 à 112 à 113 à 114 à 115 à 116 à 117 à 118 à 119 à 120 à 121 à 122 à 123 à 124 à 125 à 126 à 127 à 128 à 129 à 130 à 131 à 132 à 133 à 134 à 135 à 136 à 137 à 138 à 139 à 140 à 141 à 142 à 143 à 144 à 145 à 146 à 147 à 148 à 149 à 150 à 151 à 152 à 153 à 154 à 155 à 156 à 157 à 158 à 159 à 160 à 161 à 162 à 163 à 164 à 165 à 166 à 167 à 168 à 169 à 170 à 171 à 172 à 173 à 174 à 175 à 176 à 177 à 178 à 179 à 180 à 181 à 182 à 183 à 184 à 185 à 186 à 187 à 188 à 189 à 190 à 191 à 192 à 193 à 194 à 195 à 196 à 197 à 198 à 199 à 200 à 201 à 202 à 203 à 204 à 205 à 206 à 207 à 208 à 209 à 210 à 211 à 212 à 213 à 214 à 215 à 216 à 217 à 218 à 219 à 220 à 221 à 222 à 223 à 224 à 225 à 226 à 227 à 228 à 229 à 230 à 231 à 232 à 233 à 234 à 235 à 236 à 237 à 238 à 239 à 240 à 241 à 242 à 243 à 244 à 245 à 246 à 247 à 248 à 249 à 250 à 251 à 252 à 253 à 254 à 255 à 256 à 257 à 258 à 259 à 260 à 261 à 262 à 263 à 264 à 265 à 266 à 267 à 268 à 269 à 270 à 271 à 272 à 273 à 274 à 275 à 276 à 277 à 278 à 279 à 280 à 281 à 282 à 283 à 284 à 285 à 286 à 287 à 288 à 289 à 290 à 291 à 292 à 293 à 294 à 295 à 296 à 297 à 298 à 299 à 300 à 301 à 302 à 303 à 304 à 305 à 306 à 307 à 308 à 309 à 310 à 311 à 312 à 313 à 314 à 315 à 316 à 317 à 318 à 319 à 320 à 321 à 322 à 323 à 324 à 325 à 326 à 327 à 328 à 329 à 330 à 331 à 332 à 333 à 334 à 335 à 336 à 337 à 338 à 339 à 340 à 341 à 342 à 343 à 344 à 345 à 346 à 347 à 348 à 349 à 350 à 351 à 352 à 353 à 354 à 355 à 356 à 357 à 358 à 359 à 360 à 361 à 362 à 363 à 364 à 365 à 366 à 367 à 368 à 369 à 370 à 371 à 372 à 373 à 374 à 375 à 376 à 377 à 378 à 379 à 380 à 381 à 382 à 383 à 384 à 385 à 386 à 387 à 388 à 389 à 390 à 391 à 392 à 393 à 394 à 395 à 396 à 397 à 398 à 399 à 400 à 401 à 402 à 403 à 404 à 405 à 406 à 407 à 408 à 409 à 410 à 411 à 412 à 413 à 414 à 415 à 416 à 417 à 418 à 419 à 420 à 421 à 422 à 423 à 424 à 425 à 426 à 427 à 428 à 429 à 430 à 431 à 432 à 433 à 434 à 435 à 436 à 437 à 438 à 439 à 440 à 441 à 442 à 443 à 444 à 445 à 446 à 447 à 448 à 449 à 450 à 451 à 452 à 453 à 454 à 455 à 456 à 457 à 458 à 459 à 460 à 461 à 462 à 463 à 464 à 465 à 466 à 467 à 468 à 469 à 470 à 471 à 472 à 473 à 474 à 475 à 476 à 477 à 478 à 479 à 480 à 481 à 482 à 483 à 484 à 485 à 486 à 487 à 488 à 489 à 490 à 491 à 492 à 493 à 494 à 495 à 496 à 497 à 498 à 499 à 500 à 501 à 502 à 503 à 504 à 505 à 506 à 507 à 508 à 509 à 510 à 511 à 512 à 513 à 514 à 515 à 516 à 517 à 518 à 519 à 520 à 521 à 522 à 523 à 524 à 525 à 526 à 527 à 528 à 529 à 530 à 531 à 532 à 533 à 534 à 535 à 536 à 537 à 538 à 539 à 540 à 541 à 542 à 543 à 544 à 545 à 546 à 547 à 548 à 549 à 550 à 551 à 552 à 553 à 554 à 555 à 556 à 557 à 558 à 559 à 560 à 561 à 562 à 563 à 564 à 565 à 566 à 567 à 568 à 569 à 570 à 571 à 572 à 573 à 574 à 575 à 576 à 577 à 578 à 579 à 580 à 581 à 582 à 583 à 584 à 585 à 586 à 587 à 588 à 589 à 590 à 591 à 592 à 593 à 594 à 595 à 596 à 597 à 598 à 599 à 600 à 601 à 602 à 603 à 604 à 605 à 606 à 607 à 608 à 609 à 610 à 611 à 612 à 613 à 614 à 615 à 616 à 617 à 618 à 619 à 620 à 621 à 622 à 623 à 624 à 625 à 626 à 627 à 628 à 629 à 630 à 631 à 632 à 633 à 634 à 635 à 636 à 637 à 638 à 639 à 640 à 641 à 642 à 643 à 644 à 645 à 646 à 647 à 648 à 649 à 650 à 651 à 652 à 653 à 654 à 655 à 656 à 657 à 658 à 659 à 660 à 661 à 662 à 663 à 664 à 665 à 666 à 667 à 668 à 669 à 670 à 671 à 672 à 673 à 674 à 675 à 676 à 677 à 678 à 679 à 680 à 681 à 682 à 683 à 684 à 685 à 686 à 687 à 688 à 689 à 690 à 691 à 692 à 693 à 694 à 695 à 696 à 697 à 698 à 699 à 700 à 701 à 702 à 703 à 704 à 705 à 706 à 707 à 708 à 709 à 710 à 711 à 712 à 713 à 714 à 715 à 716 à 717 à 718 à 719 à 720 à 721 à 722 à 723 à 724 à 725 à 726 à 727 à 728 à 729 à 730 à 731 à 732 à 733 à 734 à 735 à 736 à 737 à 738 à 739 à 740 à 741 à 742 à 743 à 744 à 745 à 746 à 747 à 748 à 749 à 750 à 751 à 752 à 753 à 754 à 755 à 756 à 757 à 758 à 759 à 760 à 761 à 762 à 763 à 764 à 765 à 766 à 767 à 768 à 769 à 770 à 771 à 772 à 773 à 774 à 775 à 776 à 777 à 778 à 779 à 780 à 781 à 782 à 783 à 784 à 785 à 786 à 787 à 788 à 789 à 790 à 791 à 792 à 793 à 794 à 795 à 796 à 797 à 798 à 799 à 800 à 801 à 802 à 803 à 804 à 805 à 806 à 807 à 808 à 809 à 810 à 811 à 812 à 813 à 814 à 815 à 816 à 817 à 818 à 819 à 820 à 821 à 822 à 823 à 824 à 825 à 826 à 827 à 828 à 829 à 830 à 831 à 832 à 833 à 834 à 835 à 836 à 837 à 838 à 839 à 840 à 841 à 842 à 843 à 844 à 845 à 846 à 847 à 848 à 849 à 850 à 851 à 852 à 853 à 854 à 855 à 856 à 857 à 858 à 859 à 860 à 861 à 862 à 863 à 864 à 865 à 866 à 867 à 868 à 869 à 870 à 871 à 872 à 873 à 874 à 875 à 876 à 877 à 878 à 879 à 880 à 881 à 882 à 883 à 884 à 885 à 886 à 887 à 888 à 889 à 890 à 891 à 892 à 893 à 894 à 895 à 896 à 897 à 898 à 899 à 900 à 901 à 902 à 903 à 904 à 905 à 906 à 907 à 908 à 909 à 910 à 911 à 912 à 913 à 914 à 915 à 916 à 917 à 918 à 919 à 920 à 921 à 922 à 923 à 924 à 925 à 926 à 927 à 928 à 929 à 930 à 931 à 932 à 933 à 934 à 935 à 936 à 937 à 938 à 939 à 940 à 941 à 942 à 943 à 944 à 945 à 946 à 947 à 948 à 949 à 950 à 951 à 952 à 953 à 954 à 955 à 956 à 957 à 958 à 959 à 960 à 961 à 962 à 963 à 964 à 965 à 966 à 967 à 968 à 969 à 970 à 971 à 972 à 973 à 974 à 975 à 976 à 977 à 978 à 979 à 980 à 981 à 982 à 983 à 984 à 985 à 986 à 987 à 988 à 989 à 990 à 991 à 992 à 993 à 994 à 995 à 996 à 997 à 998 à 999 à 1000 à 1001 à 1002 à 1003 à 1004 à 1005 à 1006 à 1007 à 1008 à 1009 à 1010 à 1011 à 1012 à 1013 à 1014 à 1015 à 1016 à 1017 à 1018 à 1019 à 1020 à 1021 à 1022 à 1023 à 1024 à 1025 à 1026 à 1027 à 1028 à 1029 à 1030 à 1031 à 1032 à 1033 à 1034 à 1035 à 1036 à 1037 à 1038 à 1039 à 1040 à 1041 à 1042 à 1043 à 1044 à 1045 à 1046 à 1047 à 1048 à 1049 à 1050 à 1051 à 1052 à 1053 à 1054 à 1055 à 1056 à 1057 à 1058 à 1059 à 1060 à 1061 à 1062 à 1063 à 1064 à 1065 à 1066 à 1067 à 1068 à 1069 à 1070 à 1071 à 1072 à 1073 à 1074 à 1075 à 1076 à 1077 à 1078 à 1079 à 1080 à 1081 à 1082 à 1083 à 1084 à 1085 à 1086 à 1087 à 1088 à 1089 à 1090 à 1091 à 1092 à 1093 à 1094 à 1095 à 1096 à 1097 à 1098 à 1099 à 1100 à 1101 à 1102 à 1103 à 1104 à 1105 à 1106 à 1107 à 1108 à 1109 à 1110 à 1111 à 1112 à 1113 à 1114 à 1115 à 1116 à 1117 à 1118 à 1119 à 1120 à 1121 à 1122 à 1123 à 1124 à 1125 à 1126 à 1127 à 1128 à 1129 à 1130 à 1131 à 1132 à 1133 à 1134 à 1135 à 1136 à 1137 à 1138 à 1139 à 1140 à 1141 à 1142 à 1143 à 1144 à 1145 à 1146 à 1147 à 1148 à 1149 à 1150 à 1151 à 1152 à 1153 à 1154 à 1155 à 1156 à 1157 à 1158 à 1159 à 1160 à 1161 à 1162 à 1163 à 1164 à 1165 à 1166 à 1167 à 1168 à 1169 à 1170 à 1171 à 1172 à 1173 à 1174 à 1175 à 1176 à 1177 à 1178 à 1179 à 1180 à 1181 à 1182 à 1183 à 1184 à 1185 à 1186 à 1187 à 1188 à 1189 à 1190 à 1191 à 1192 à 1193 à 1194 à 1195 à 1196 à 1197 à 1198 à 1199 à 1200 à 1201 à 1202 à 1203 à 1204 à 1205 à 1206 à 1207 à 1208 à 1209 à 1210 à 1211 à 1212 à 1213 à 1214 à 1215 à 1216 à 1217 à 1218 à 1219 à 1220 à 1221 à 1222 à 1223 à 1224 à 1225 à 1226 à 1227 à 1228 à 1229 à 1230 à 1231 à 1232 à 1233 à 1234 à 1235 à 1236 à 1237 à 1238 à 1239 à 1240 à 1241 à 1242 à 1243 à 1244 à 1245 à 1246 à 1247 à 1248 à 1249 à 1250 à 1251 à 1252 à 1253 à 1254 à 1255 à 1256 à 1257 à 1258 à 1259 à 1260 à 1261 à 1262 à 1263 à 1264 à 1265 à 1266 à 1267 à 1268 à 1269 à 1270 à 1271 à 1272 à 1273 à 1274 à 1275 à 1276 à 1277 à 1278 à 1279 à 1280 à 1281 à 1282 à 1283 à 1284 à 1285 à 1286 à 1287 à 1288 à 1289 à 1290 à 1291 à 1292 à 1293 à 1294 à 1295 à 1296 à 1297 à 1298 à 1299 à 1300 à 1301 à 1302 à 1303 à 1304 à 1305 à 1306 à 1307 à 1308 à 1309 à 1310 à 1311 à 1312 à 1313 à 1314 à 1315 à 1316 à 1317 à 1318 à 1319 à 1320 à 1321 à 1322 à 1323 à 1324 à 1325 à 1326 à 1327 à 1328 à 1329 à 1330 à 1331 à 1332 à 1333 à 1334 à 1335 à 1336 à 1337 à 1338 à 1339 à 1340 à 1341 à 1342 à 1343 à 1344 à 1345 à 1346 à 1347 à 1348 à 1349 à 1350 à 1351 à 1352 à 1353 à 1354 à 1355 à 1356 à 1357 à 1358 à 1359 à 1360 à 1361 à 1362 à 1363 à 1364 à 1365 à 1366 à 1367 à 1368 à 1369 à 1370 à 1371 à 1372 à 1373 à 1374 à 1375 à 1376 à 1377 à 1378 à 1379 à 1380 à 1381 à 1382 à 1383 à 1384 à 1385 à 1386 à 1387 à 1388 à 1389 à 1390 à 1391 à 1392 à 1393 à 1394 à 1395 à 1396 à 1397 à 1398 à 1399 à 1400 à 1401 à 1402 à 1403 à 1404 à 1405 à 1406 à 1407 à 1408 à 1409 à 1410 à 1411 à 1412 à 1413 à 1414 à 1415 à 1416 à 1417 à 1418 à 1419 à 1420 à 1421 à 1422 à 1423 à 1424 à 1425 à 1426 à 1427 à 1428 à 1429 à 1430 à 1431 à 1432 à 1433 à 1434 à 1435 à 1436 à 1437 à 1438 à 1439 à 1440 à 1441 à 1442 à 1443 à 1444 à 1445 à 1446 à 1447 à 1448 à 1449 à 1450 à 1451 à 1452 à 1453 à 1454 à 1455 à 1456 à 1457 à 1458 à 1459 à 1460 à 1461